



190

By 1914



C.

Conversation.

In

Pro de Præsent

Sans

sur course faite

en 1779




38776



CONVERSATION
DU
ROI DE PRUSSE,
DANS
UNE COURSE FAITE
EN 1779,
POUR VISITER UN DISTRICT
DE
SES ÉTATS.



1784



CONVERSATION
DÛ
ROI DE PRUSSE,
dans une course faite en 1779, pour
visiter un district de ses états.

Ceux qui ne sauraient se figurer un grand Roi, que couvert d'or & de diamans, entouré d'une Cour nombreuse & brillante, ne seront pas extrêmement édifiés de cette relation. Mais ceux qui savent que le grand & le bon Roi, est l'homme de son peuple, qui veille à son bonheur, qui tâche de se procurer toutes les connaissances qui y ont rapport, & surtout de percer jusqu'à cette vérité, à ce fonds des choses, qu'on lui cache, dès qu'il se laisse entourer, par un certain cercle de gens: Ceux là, dis-je, la liront avec une sensation vrai-

A

ment délicieuse. Pour qu'on ne puisse point en révoquer en doute l'authenticité, je vais en donner en un mot l'histoire. Le Bailli dont elle vient, est le neveu d'un de nos plus beaux esprits. Mr. *Glein*. Il l'envoya dans le tems à son Oncle, sans songer qu'elle dut devenir publique. Cette année-là, Mr. *Glein* jugea à propos de la publier, pour faire partager le plaisir qu'elle lui avait faite à tous ses compatriotes, sujets d'un Roi aussi occupé de leur bien être. Il la fit imprimer pour le jour de naissance du Roi de cette année, & la fit vendre au profit des pauvres enfans de Soldats. Après cela on ne doutera plus de son authenticité, dont elle porte d'ailleurs des caractères manifestes pour tous ceux qui connaissent ce Monarque.

* * *

Le 23 de Juin 1779 le Roi résolut de faire une tournée, au Rhienluch près de Neustadt sur la Dosse. C'est ainsi qu'on nommait un marécage que Sa Majesté a fait dessécher & rendre habitable à ses fraix, où Elle a établi des Colonies, qui se montent à présent à trois cent huit familles. Sa Majesté partit à cinq heures

du matin de Potsdam, passa Fahrland, Fehrbellin, Neustadt sur la Doffe, Svebersdorff, & les Colonies de Klausshof, & de Brenkenhoff, pour se rendre aux hauteurs près de Stoellen, ou le Roi mit pied à terre, parcequ'on peut de là voir toutes les Colonies. Ensuite il continua son voyage par Hohen-Nauen à Rathenow, ou il arriva à trois heures de l'après-dinée. Il y dina & y coucha. Le jour suivant, à six heures du matin Sa Majesté continua sa course vers le pays de Magdebourg, où elle examina quelques landes marécageuses, qui sont en partie défrichées, & auxquelles on travaille encore; & elle revint à quatre heures de l'après-midi par Ziefar & Brandebourg à Potsdam, pour diner.

A Seldenhorst mon tour vint de servir de guide au Roi dans sa route. Il y arriva à huit heures du matin, accompagné du Général Comte de Garz. Sa Majesté, tandis qu'on changeait de relais, s'entretint avec les Officiers des Hussars de Ziethen qui se trouvaient en cantonnement dans les villages d'alentour; & ne fit point d'attention à moi. Les dignes étant étroites, je ne pouvais pas me tenir à côté du

carosse. A Dechdau le Roi apperçut Mr. de *Ziethen*, Capitaine d'Houffars, à qui cette terre appartient, & le garda auprès de son carosse, jusqu'aux limites du territoire de Dechdau, où on changea de chevaux. Le Capitaine de *Rathenow*, un ancien favori du Roi, à qui la terre de Karvesée appartient en partie, se trouva là avec sa famille, & s'approcha du carosse.

Mr. de RATENOW.

M'est-il permis de présenter mes respects à votre Majesté ?

LE ROI.

Qui êtes vous ?

Mr. de RATENOW.

Je suis le Capitaine de *Ratenow* de Karvesée.

LE ROI, *joignant les mains.*

Mon Dieu ! Mon cher *Ratenow* ! Vous vivez encore ? Je vous croyais mort depuis longtems. Comment vous va ? Vous portez vous toujours bien ?

Mr. de RATENOW.

Très bien, Sire.

LE ROI.

Mais, mon Dieu, que vous avez groffi !

Mr. de RATENOW.

Ah, Sire, l'appetit est toujours bon; mais
se font les pieds qui ne veulent plus aller.

LE ROI.

Je me trouve dans le même cas. Etes vous
marié?

Mr. de RATENOW.

Oui Sire!

LE ROI.

Votre femme est elle parmi ces Dames là
bas?

Mr. de RATENOW.

Oui Sire!

LE ROI.

Faites la venir. *Oiant tout de suite le cha-
peau.* Je retrouve un ancien ami dans Mon-
sieur votre époux.

Mde. de RATENOW.

Sire! Vous honorez beaucoup mon mari.

LE ROI.

De quelle famille êtes vous?

Mde. de RATEOOW.

Une Demoiselle de *Krœcher*.

LE ROI.

Ah ha! Une fille du Général *Krœcher*?



Mde. de RATENOW,

Oui Sire!

LE ROI.

Oh je l'ai très bien connu. --- *Ratenow* avez vous des enfans?

Mr. de RATENOW.

Oui Sire! Mes fils sont au service, & voici mes filles.

LE ROI.

Allons, j'en suis bien aise, Adieu, mon cher *Ratenow*. Adieu.

La dessus on prit la route de Fehrbellin, & le Forêtier Brand accompagna le Roi, pour le Département des Forêts. En passant devant un bout de lande sablonneuse qui est devant Fehrbellin, le Roi cria

Forêtier! pourquoi n'a-t-on rien semé sur ces sables?

LE FORETIER.

Sire, cela n'appartient pas à Vos forêts, mais au champ de la ville. Les gens y fement par ci par là des grains. Ici à droite on a semé des pommes de pin.

LE ROI.

Qui les a semés?

LE FORETIER.

Notre Grand-Bailli que voici.

LE ROI, *se tournant vers moi.*

Allons dites à mon Conseiller privé, *Mi-*
chaëlis, qu'on doit semer quelque chose sur ces
fables. -- *au Forêtier.* Mais savez vous aussi
comment on sème des pommes de pin ?

LE FORETIER.

Oh qu'oui Sire.

LE ROI.

Allons. Comment les sème-t-on ? De l'Orient
à l'Occident, ou de l'Occident à l'Orient ?

LE FORETIER.

De l'Occident à l'Orient.

LE ROI.

C'est fort bien. Mais pourquoi ?

LE FORETIER.

Parce que le vent souffle communément
d'Occident.

LE ROI.

Voilà qui est bien.

La dessus le Roi arriva à Fehrbellin, &
s'entretint là avec Mr. *Probst*, Lieutenant de

Zieshen, Hussars, & avec le maître de poste de cette ville, le Capitaine de *Mosch*. Lorsque les relais furent mis, le Roi continua sa route; & comme Sa Majesté passait justement devant mon fossé, qu'on a tiré aux fraix du Roi, dans la trouée de *Fehrbellin*, j'approchai du carosse, disant

Sire, voici déjà deux nouveaux fossés, que nous tenons des graces de votre Majesté, & qui tiennent notre trouée sèche.

LE ROI.

Ha ha! J'en suis bien aise Qui êtes vous?

MOI.

Sire; le Bailli de *Fehrbellin*.

LE ROI.

Comment vous appelez vous ?

MOI.

Fromme.

LE ROI.

Ha ha! Vous êtes fils du Conseiller Provincial *Fromme*?

MOI.

Sire, avec votre permission, mon père a été Conseiller-Bailli du Baillage de *Laeme*.

LE ROI.

Conseiller-Bailli ! Cela n'est pas vrai. Votre père a été Conseiller Provincial, Je l'ai fort bien connu. Dites moi, le défillement de cette trouée, vous a-t-il été utile ?

MOI.

Oh, oui Sire !

LE ROI.

Avez vous plus de bestiaux, que votre prédécesseur ?

MOI.

Oui Sire. J'ai dans cette cense quarante vaches, & dans toutes ensemble soixante dix vaches de plus.

LE ROI.

C'est fort bien. Vous n'avez pourtant pas la maladie épizootique dans votre contrée ?

MOI.

Non Sire.

LE ROI.

Y a-t-elle été ?

MOI.

Oui Sire.

LE ROI.

Employez seulement bien du sel gemme ; vous ne l'aurez plus.

MOI.

Aussi fais-je, Sire; mais le sel commun est presque tout aussi bon.

LE ROI.

N'en croyez rien! Il ne faut pas piler le sel gemme, mais le mettre à portée du bétail, pour qu'il le lèche.

MOI.

Je le ferai, Sire!

LE ROI.

N'y a-t-il pas d'autres améliorations à faire ici?

MOI.

Oh oui Sire! Voici le lac de Kremmenſee, si on le desséchant, V. M. aurait 1800 arpens de prairies, sur lesquels on pourrait mettre des Colons; de plus toutes ces contrées deviendraient navigables, ce qui releverait en beaucoup cet endroit ci (Fehrbellin) & la ville de Ruppin; & bien des choses pourraient venir par eau du Mecklenbourg à Berlin.

LE ROI.

Je le crois! Mais peut-être qu'en vous procurant des avantages, d'autres seraient rui-

nés; au moins les possesseurs du terrain;
n'est-ce pas?

MOI.

Je demande pardon à V. M. le terrain appartient aux Forêts Royales, & il ne s'y trouve que des bouleaux.

LE ROI.

Oh s'il n'y a que des bouleaux, cela peut se faire! Mais aussi ne comptez pas sans l'hôte; que les fraix ne surpassent pas le produit.

MOI.

Cela n'arriverait assurément pas! Car d'abord V. M. peut compter qu'on gagnerait 1800 arpens du lac; ce qui fait trente six familles de colons à 50 arpens pour chaque famille. Si après cela, on établit un léger péage sur le bois flotté, & sur les bâtimens qui passeront le nouveau Canal, le Capital donnera de bons intérêts.

LE ROI.

Allons! dites cela à mon Conseiller privé *Michaelis*. Cét homme s'y entend, & je vous conseille de vous adresser en tout à lui, dès qu'on peut établir des Colons quelque part. Je ne veux pas d'abord des Colonies en-

tières, Quand ce ne serait que deux ou trois familles, vous pouvez tout de suite lui en parler,

MOI.

Je n'y manquerai pas, Sire!

LE ROI.

Ne puis-je pas voir d'ici Wusterau?

MOI.

Oui Sire, le voici, ici à droite.

Wusterau appartient au Général de Zie-
then.

LE ROI.

Le Général y est-il?

MOI.

Oui Sire!

LE ROI.

D'où le savez vous?

MOI.

Sire, Mr. de l'Eslocq, Capitaine au Regiment, est en cantonnement dans mon village; un palefrenier du Général lui apporta hier une lettre, & c'est de là que je l'ai su.

LE ROI.

Le Général a-t-il aussi gagné par le dessèchement de la trouée?

MOI.

Oh oui Sire! Il a bâti cette Métairie à *halbten bauh*
droite. & y a établi un Chalet, ce qu'il
n'aurait pas pu faire, sans ce desséchement.

LE ROI.

J'en suis très aise. Comment s'appelle le
Bailli de vieux Ruppin?

MOI.

Honig.

LE ROI.

Depuis quand y est-il?

MOI.

Depuis la Trinité.

LE ROI.

Depuis la Trinité? Ou étoit-il auparavant?

MOI.

Chanoine.

LE ROI.

Chanoine? Chanoine? Qui diable a fait un
Bailli de ce Chanoine?

MOI.

Sire, c'est un jeune homme, qui a du bien,
& qui a ambitionné l'honneur d'être Bailli
de V. M.

LE ROI.

Mais pourquoi l'ancien n'est-il pas resté?

MOI.

Il est mort.

LE ROI.

Au moins la veuve aurait pu garder le Baillage.

MOI.

Elle est devenue pauvre.

LE ROI.

Ménage de femme sans doute?

MOI.

Pardonnez-moi, Sire. Elle faisait bon ménage; mais des malheurs l'ont ruinée. Cela peut arriver au meilleur économe. Moi même, j'ai éprouvé une mortalité il y a deux ans, & n'ai point obtenu de remission. Je ne saurais me remettre sur un bon pié.

LE ROI.

Mon enfant, Je souffre aujourd'hui de mon oreille gauche. Je n'en entends pas.

MOI.

Et voilà le malheur, que le Conseiller privé *Michavlis* souffre de la même incommodité,

(La

(La dessus je restai un peu en arrière croyant que ma réponse auroit pu déplaire au Roi.

LE ROI.

Allons! Bailli avancez. Restez auprès du carosse. Mais prenez garde qu'il ne vous arrive pas d'accident. Parlez seulement un peu haut, j'entens fort bien.

(Ces mots imprimés en autres caractères Sa Majesté les répéta bien dix fois en route.)

Dites moi comment s'appelle ce village ici à droite.

MOI.

Langen.

LE ROI.

A qui appartient il?

MOI.

Un tiers à V. M., un tiers à Mr. de Hagen, & le chapitre de Berlin y a aussi des Vassaux.

LE ROI.

Vous vous trompez; c'est le chapitre de Magdebourg?

MOI.

Sire je vous demande pardon, le chapitre de Berlin.

B

LE ROI.

Mais cela n'est pas vrai le chapitre de Berlin n'a pas de vassaux.

MOI.

Pardonnez moi, Sire, le chapitre de Berlin a trois vassaux dans le village de Karvenfee appartenant à mon Baillage.

LE ROI.

Vous vous trompez, c'est le chapitre de Magdebourg.

MOI.

Sire, je ferais un fort mauvais Bailli si je ne connaissais ceux qui ont juridiction dans les endroits de mon Baillage.

LE ROI.

Ah! en ce cas là vous avez raison! dites moi un peu, il faut qu'ici à droite, il y ait une terre; je ne m'en rappelle plus le nom. Nommez moi un peu les terres ici à droite.

MOI.

Bufchow, Rodensleben, Sommerfeld, Beez Karbe.

LE ROI.

Justement Karbe! A qui appartient cette terre?

Moi.

A Mr. de Knechtbeck.]

LE ROI.

A-t-il servi?

Moi.

Oui! il a été Lieutenant ou enseigne aux Gardes.

LE ROI.

Aux Gardes (Comptant sur ses doigts.) Vous avez raison il a été Lieutenant aux Gardes. Je suis bien aise que cette terre soit encore entre les mains de cette famille. Allons dites moi, ce chemin qui monte ici la hauteur, va à Ruppin, & ici à gauche c'est la grande route de Hambourg.

Moi.

Oui Sire.

LE ROI.

Savez vous combien de tems il y a, que je n'ai été ici.

Moi.

Non Sire!

LE ROI.

Il y a quarante trois ans! puis je voir d'ici Ruppin?

MOI.

à trad
 Oui Sire. Cette tour ci, qu'on voit par
 dessus ces sapins; c'est Ruppin,

LE ROI, *la tête hors de la portière, avec
 sa lorgnette,*

Oui oui! c'est cela. Je la reconnais. Puis
 je d'ici voir Dramnitz.

MOI.

Non Sire! Dramnitz est trop à gauche, tout
 près de Kiritz.

LE ROI.

Le verrons nous, plus loin?

MOI.

Peut-être, près de Neustadt, mais j'en
 doute.

LE ROI.

C'est dommage. Puis je voir Pechlin?

MOI.

Pas à présent, Sire, il est trop dans le
 fond. Peut être V. M. ne pourra pas le voir
 du tout.

LE ROI.

Allons, prenez garde. Et quand vous le
 verrez dites le moi. Où est le Bailli de vieux
 Ruppin?

MOI.

Il fera à protzen, près des relais.

LE ROI.

Ne pouvons nous pas encore voir Pechlin?

MOI.

Non Sire.

LE ROI.

A qui appartient-il à présent.

MOI.

A un certain Schoënermark.

LE ROI.

Est-il Gentilhomme?

MOI.

Non Sire!

LE ROI.

Qui l'a eu avant lui?

MOI.

Le chasseur Ahrens, qui l'avait hérité de son père. Cette terre a toujours appartenu à des roturiers.

LE ROI.

Je le fais. Comment s'appelle ce Village ici devant nous?

MOI.

Walcho.

LE ROI.

A qui appartient-il.

MOI.

A N. M. sous le Baillage d'Alt Ruppin.

LE ROI.

Comment s'appelle ce village ci, devant nous.

MOI.

Protzen.

LE ROI.

A qui appartient-il ?

MOI.

A Mr. de Kleift.

LE ROI.

Quel Kleift est-ce ?

MOI.

Le fils du Général Kleift ?

LE ROI.

De quel Général Kleift.

MOI.

Son frère a été Aide de camp de V. M.
& est à présent Lieutenant Colonel du Regt
de Kalekstein à Magdebourg.

LE ROI.

Ha ha! de celui là. O je connais fort bien ces Kleists. A-t-il servi?

MOI.

Oui, Sire, il a été enseigne au regt du Prince Ferdinand.

LE ROI.

Pourquoi a-t-il quitté le service?

MOI.

Je n'en fais rien, Sire.

LE ROI.

Vous pouvez me le dire; je n'ai aucune vue en faisant cette question. Pourquoi cet homme a-t-il quitté le service?

MOI.

En vérité, Sire, je ne saurais le dire.

A ces mots nous nous trouvâmes à protzen. Je m'aperçus que le vieux Général de Ziethen se tenait devant la maison du Seigneur. Je m'approchai du carosse en disant: Sire, Mr. le Général de Ziethen est aussi ici.

LE ROI.

Ou? ou? courez dire aux gens qu'on arrête, Je veux descendre.

B 4

La dessus S. M. descendit , & se rejoïit extrêmement de trouver ici le Général de Ziethen. Elle s'entretint de bien des choses avec lui & Mr. de Kleift ; si le défféchement de la trouée lui avait été utile? s'il avait effuyé la mortalité, contre laquelle elle recommanda encore le sel de roche. Tont d'un coup sa Majesté s'écarta , revint & appella *Bailli!* & puis elle me dit à l'oreille. Qui est ce gros homme en habit blanc? je lui répondis aussi à l'oreille, Sire c'est Mr. de Quast, conseiller provincial du cercle de Ruppin.

LE ROI.

Fort bien.

Là dessus S. M. revint au Général de Ziethen & à Mr. de Kleift & parla de diverses choses. Mr. de Kleift offrit de très beaux fruits au Roi, qui n'en prit point. Tout d'un coup le Roi se tourna & dit : serviteur Mr. le conseiller provincial. La dessus celui ci voulut s'approcher du Roi , qui lui dit : restez, je vous connais, vuus êtes le conseiller provincial de Quast!

Les chevaux étaient prêts le Roi prit tendrement congé du vieux Général de Ziethen,

salua les autres & partit. Quoique S. M. eut refusé les fruits à protzen, elle prit, des qu'elle fut hors du village, une beurrée pour elle & pour le Comte de Goerz des cantines du carosse, & pendant toute la route elle mangea des pêches. En partant S. M. crut que je resterais eu arriere, & me cria du carosse: Bailli, suivez.

LE ROI,

Où est le bailli de Vieux Ruppin?

MOI.

Il faut qu'il soit malade, sans cela il aurait été aux relais à Protzen.

LE ROI.

Allons, dites moi sérieusement, ne savez vous pas pourquoi ce Kleist de protzen a quitté le service?

MOI.

En vérité! Sire, je l'ignore.

LE ROI.

Comment s'appelle ce village devant nous.

MOI.

Manker.

LE ROI.

A qui appartient-il ?

MOI.

A. V. M. sous le le Baillage d'Alt Ruppin.

LE ROI.

Ecoutez : comment êtes vous content de la récolte.

MOI.

Elle est fort bonne, Sire !

LE ROI.

Fort bonne ? eh bien, à moi ils m'ont dit qu'elle était fort mauvaise.

MOI.

Sire ! les grains d'hiver ont un peu souffert de la gélée. Mais en revanche les grains d'été promettent de réparer amplement ce dommage.

La dessus S. M. vit toute la campagne couverte de tas.

*et, selon hôpôts
kar af tad.
tamm afvid de.*

LE ROI.

Vous avez raison, c'est une bonne récolte. Je ne vois ici que tas.

MOI.

Oui. Sire, & encore on ne tasse ici que par vingtaine.

LE ROI.

Qu'est ce à dire?

MOI.

C'est qu'ici on fait chaque tas' de vingt gerbes tandis qu'ailleurs on n'y en met que quinze,

Kjarfuor

LE ROI.

Oh fans doute la récolte est bonne. Mais dites moi pourquoi ce Kleist de Protzen a-t-il quitté le service?

MOI.

Sire! je l'ignore! il me semble que le père lui à voulu céder ses terres; je n'en fais pas d'autre raison.

LE ROI.

Comment se nomme ce Village ici devant nous?

MOI.

Garz.

LE ROI.

A qui appartient-il?

LE ROI.

Quel Luderitz est-ce ?

MOI.

Celui qui se tenait près des relais à Garz,
Sire.

LE ROI.

Ah ha ! Ce Monsieur au plumet blanc, ---
Semez Vous aussi du froment ?

MOI.

Oui, Sire !

LE ROI.

Combien en avez Vous semé ?

MOI.

Près de trois Muids, Sire.

tunnos

LE ROI.

Combien Votre prédécesseur semait-il ?

MOI.

Un septier & demi.

LE ROI.

D'où vient que Vous cultivez tant de fro-
ment de plus que Votre prédécesseur ?

MOI.

J'ai déjà eu l'honneur de dire à Votre Ma-

jesté, que j'ai soixante-dix Vaches de plus que mon prédécesseur par conséquent je puis donner plus d'engrais à mes champs & y cultiver du froment.

LE ROI.]

Mais pourquoi ne cultivez vous point de *Rumex* chanvre.

MOI.

Il ne vient pas bien ici. Il vient mieux dans des Climats froids. Nos cordiers achètent le chanvre de Russie à meilleur marché & de meilleure qualité, que je ne puis le fournir.

LE ROI.

Mais que semez Vous là, où vous semez autre fois du chanvre?

MOI.

Du froment.

LE ROI.

Mais pourquoi ne cultivez Vous pas de la Garence?

MOI.

Elle ne vient pas bien. Le terroir n'est pas assez bon.

LE ROI.

Vous vous l'imaginez. Vous auriez du en faire l'essai.

MOI.

Je l'ai fait. Mais il ne m'a pas réussi, & comme Bailli je ne saurais faire beaucoup d'essais; car quand bien même ils manquent, je n'en suis pas moins obligé de payer la rente.

LE ROI.

Que semez Vous, là, où Vous auriez semé de la garance?

MOI.

Du froment.

LE ROI.

Allons. Tenez Vous en donc au froment. Les Gens de votre Baillage doivent être en bon état.

MOI.

Oui, Sire, je puis prouver par le livre des hypothèques, qu'ils ont pour cinquante mille écus de capital.

LE ROI.

Voilà qui va bien!

MOI.

Il'y trois ans qu'un Payfan mourut, qui avoit onze mille écus dans la banque.

LE ROI.

Combien ?

MOI.

Onze mille écus.

LE ROI.

C'est dans cet état qu'il faut que vous les conserviez toujours.

MOI.

Oui, Sire, c'est fort bien que le sujet soit à son aise. Mais alors il devient aussi insolent, comme par exemple, ceux de ce Canton-ci, qui m'ont déjà accusé sept fois auprès de Votre Majesté pour être affranchi des Corvées.

LE ROI.

Ils en auront eu sujet apparemment.

MOI.

Je demande pardon à V. M. On a recherché la chose, & on a trouvé que je n'avois point vexé les sujets, quo j'avois toujours eu raison, & que je n'en avais exigé que ce qu'ils devoient. Cependant les choses en restent là ;

ou

on ne punit point les Paysans. V. M. donne toujours raison aux Sujets, & il faut que le pauvre Bailli ait toujours tort.

LE ROI.

Oh mon enfant, je n'ai pas de peine à croire qu'on vous donne toujours raison. Vous enverrez sans doute force beurre, chapons, & dindons au Conseiller de votre Département.

MOI.

Cela est impossible, Sire. Les grains n'ont aucune valeur. Si on ne tirait quelques écus d'autres choses, comment ferait-on pour payer la rente?

LE ROI.

Où vendez-vous votre beurre, vos chapons & vos dindons?

MOI.

A Berlin, Sire.

LE ROI.

Pourquoi pas à Ruppin?

MOI.

Là, la plupart des Bourgeois ont autant de vaches qu'il en faut pour leur consommation.

C

Le Soldat mange de vieux beurre. Il ne faudrait payer le beurre frais.

LE ROI.

Combien vous paye-t-on le beurre à Berlin?

MOI.

Quatre gros la livre. Mais le Soldat à Ruppin, achete la livre de vieux beurre à deux gros.

LE ROI.

Mais pour les volailles, vous pourriez bien les vendre à Ruppin?

MOI.

Il n'y a que quatre Officiers de l'Etat-Major en quartier, là. Leur consommation n'est pas fort considérable. Et pour les bourgeois, ils ne font pas délicats. Ils rendent grâces à Dieu, lorsqu'ils ont du porc.

LE ROI.

Oui, oui! vous avez raison. Les Berlinoises aiment fort la bonne chère. Eh bien: menez les sujets comme vous l'entendez, mais ne les vexez pas.

MOI.

Je m'en garderai bien, Sire, ainsi que le doit tout honnête Bailli.

LE ROI.

Dites moi où est Stöllen?

MOI.

Pour Stöllen, V. M. ne saurait le voir. Ces grandes hauteurs à gauche, d'où V. M. pourra voir toutes ses colonies, sont les hauteurs de Stoellen.

LE ROI.

Fort bien. Vous m'accompagnerez donc jusques là.

Alors S. M. vit une quantité de payfans, occupés à la moisson, qui formèrent une double haye, aiguissant leurs faucilles, S. M. passa entre deux.

LE ROI.

Que diable, que veulent ces gens? est ce qu'ils veulent me demander de l'argent.

MOI.

Oh que non, Sire! ils sont pleins de joye de la bonté que vous avez, de visiter ces contrées.

LE ROI.

Aussi je ne leur donnerai rien! comment je nomme ce village là devant.

C 2

MOI.

Barsekow.

LE ROI,

A qui appartient-il ?

MOI.

A Mr. de Mütschfall

LE ROI,

Quel Mütschfall est-ce ?

MOI.

Celui qui a été Major dans le Regiment
que V. M. a eu comme Prince Royal.

LE ROI.

Mon Dieu ! est ce qu'il est encore en vie ?

MOI.

Non Sire ; il est mort. Sa fille à la terre.

Alors nous entrames dans Barsekow, où
la maison du Seigneur est tombé en ruines.

LE ROI,

Ecoutez : est ce la maison du Seigneur ?

MOI.

Oui, Sire !

LE ROI.

Voilà qui a l'air pitoyable.

Là deffus l'une des filles de Mr. de Mutschefall, qui a époufé Mr. de Kriegsheim Gentilhomme de Mecklebourg, fe présenta, au moment où on changeait de chevaux. Le Roi leur a fait présent d'un nouveau terrain de 200 arpens, & c'est pour cela que ce Gentilhomme est venu s'établir dans ce pays. Elle présenta quelques fruits au Monarque, qui n'en prit point, & qui, lui demanda qui avait été son Père? Quand il était mort? &c. Tout d'un coup elle lui présenta son mari, remercia le Roi des deux cens arpens, monta sur la marche du carosse, comme pour baiser si non la main au moins l'habit de Sa Majesté. Le Roi se mit tout de l'autre côté du carosse & lui cria:

Cela suffit, cela suffit, mon enfant! Ne Vous mettez pas en peine ---- Bailli, faites qu'on parte.

LE ROI.

Ecoutez. Ces gens ne sont donc pas à leur aise.

MOI.

Affurément, 'point du tout, Sire! C'est la plus grande misère.

C 3

LE ROI.

J'en suis fâché! ---- Dites moi, il y avait autre fois ici un Conseiller Provincial. Il avait beaucoup d'enfans. Ne vous le rappelez vous pas?

MOI.

C'était peut-être Mr. de Gorgas de Ganfer.

LE ROI.

Celui la même, Est-il déjà mort?

MOI.

Oui Sire. Il est mort en 1771. & ce qu'il y eut de particulier c'est que dans l'espace de quinze jours il mourut, lui, son épouse, sa fille & quatre de ses fils. Les quatre autres, absens, Officiers & se trouvant dans des garnisons séparées, n'en prirent pas moins la même maladie, qui était une espèce de fièvre chaude & eurent peine à en rechapper, quoiqu'il n'y eut pas eu la moindre communication entre eux.

LE ROI.

Voilà un accident fort extraordinaire! Où sont ces fils qui vivent encore?

Moi.

L'un est dans les Houffars de Ziethen, l'autre dans les Gens d'armes! Un troisième a été dans le Régiment du Prince Ferdinand. Le quatrième est le gendre de Mr. le Général de Ziethen. Il était Lieutenant dans son Régiment. Mais dans la dernière guerre Votre Majesté lui a accordé sa démission parcequ'il est valétudinaire, & à présent il vit à Ganfer.

LE ROI.

Comment? C'est là un de ces Gorgas? --- Faites vous d'autres éffais avec des espèces étrangères de grains?

Moi.

Oui Sire! Cette année j'ai semé de l'orge d'Espagne. Elle ne réussit pas. Je m'en désisterai. Mais le seigle à grosse tige de Holstein me parait bon.

LE ROI.

Quel seigle est cela?

Moi.

Il croit dans le Holstein, dans les bas fonds. Il ne m'a jamais moins rendu que le décuple.

LE ROI.

Là là! Le décuple! C'est un peu fort!

C 4

MOI.

Cela n'est pas beaucoup. Si V. M. voulait demander à Mr. le Général de Gœrz, il pourra lui dire, que dans le Holstein cela n'est pas grand chose. (J'avois appris à connaître Mr. le Comte de Gœrz dans le Holstein.)

Là dessus ils parlèrent quelque tems dans le carosse de ce feigle. Tout un coup S. M. meeria du carosse.

LE ROI.

Allons. Tenez vous en au Seigle du Holstein, & donnez en aux Snjets.

MOI.

Oui Sire !,

LE ROI.

Mais faites moi une idée, comment était cette trouée avant qu'on en eut fait écouler les eaux.

MOI.

C'étaient tout des petits tertres, entre lesquelles l'eau s'établissait. Dans les années les plus séches nous n'en pouvions pas tirer le foin. Il fallait le mettre en grandes meules. En hyver, quand il avait bien gélé, on allait
le

le chercher. A présent nous avons égalisé les tertres, & les fossés que V. Majesté a fait faire donnent l'écoulement aux eaux. A présent la trouée est sèche comme V. M. la voit, & nous pouvons en tirer le foin quand nous voulons.

LE ROI.

Voilà qui est bien! vos payfans ont-ils au^{ssi} plus de bestiaux, qu'autrefois.

MOI.

Qui Sire!

LE ROI.

Combien?

MOI.

Qui une vache, qui deux; suivant le bien qu'il a.

LE ROI.

Mais combien en ont-ils de plus en tout?
A peu près seulement.

MOI.

Environ fix vingt têtes.

Apparemment que S. M. avait demandé au Général de Goertz d'où il me connaissait,

sur ce que je lui avais dit de s'informer au Général touchant le feigle de Holstein ; & que le Général avait répondu, selon la vérité, qu'il avait appris à me connaître dans le Holstein, que j'y avais acheté des chevaux, & que j'étais venu en vendre à Potsdam. Tout d'un coup S. M. dit

LE ROI.

Ecoutez. Je fais que vous êtes curieux en chevaux. Abandonnez cela, & en revanche élévez des vaches. Vous y trouverez mieux votre compte.

MOI.

Sire, je ne maquignone plus. Je ne fais qu'élérer quelques poulains tous les ans.

LE ROI.

Elévez des veaux, cela vaut mieux.

MOI.

O Sire ! quand on y prend bien de la peine, on ne perd point à élérer des chevaux. Je connais quelqu'un, à qui on paya il y a deux ans mille écus d'un étalon qu'il avait éléré.

LE ROI.

Celui qui les a payé était un fou.

MOI.

Sire ! c'était un Gentilhomme du Meckle-
bourg.

LE ROI.

Mais ce n'en était pas moins un fou.

La dessus nous vîmes sur le territoire
du Baillage de Neustadt, sur les limites du
quel le conseiller Bailli Mr. Kläufius se trou-
vait, & laissa passer S. M. Mais parceque j'é-
tais déjà fort fatigué de parler ainsi, parceque
S. M. s'informait toujours des Villages, dont
il y en a un grand nombre ici, & qu'il me
falloit toujours en nommer les propriétaires,
& dire ceux qui avaient des fils au service;
je fis approcher Mr. Kläufius du carosse & je dis
V. M. voici Mr. le Conseiller - Bailli Kläufius
du Baillage de Neustadt, qui a les colonies
sous sa juridiction.

LE ROI.

Ah ha! J'en suis bien aise. Qu'il appro-
che. --- Comment vous nommez vous?

Dès ce moment le Roi ne parla presque plus qu'à Mr. Klausius, & je ne transcris que ce que j'ai entendu moi même.

MR. KLAUSIUS.

Klausius, Sire!

LE ROI.

Klau-fi-us ! Allons ; avez vous beaucoup de bétail dans vos colonies ?

MR. KLAUSIUS.

Huit cent quatre vingt sept vaches, Sire. Il y en aurait bien au de là de trois mille, si nous n'avions pas en l'épizootie.

LE ROI.

Les hommes multiplient ils bien aussi ? Nait-il bien des enfans ?

MR. KLAUSIUS.

O qu'oui, Sire ! il y a à présent mille cinq cent soixante feize ames dans les colonies.

LE ROI.

Etes vous aussi marié ?

MR. KLAUSIUS.

Oui, Sire !

LE ROI.

Avez vous aussi des enfans ?

MR. KLAUSIUS.

Ma femme en a d'un autre lit.

LE ROI.

Et pourquoi n'en avez vous point à vous ?

MR. KLAUSIUS.

Je ne fais, Sire, ce qui en est la cause.

LE ROI à moi.

Ecoutez. La frontière du Mecklenbourg est elle encore loin ?

MOI.

A un petit mille d'ici. Mais il n'y a que quelques villages, enclavés dans le territoire de Brandebourg. Ils se nomment Netzebart, Rossa.

LE ROI.

Oui, oui ! Je les connais. Mais je n'aurais, pourtant pas cru que nous fussions si près du Mecklenbourg. *A Monsieur Klausius.* Où êtes vous né ?

MR. KLAUSIUS.

A Neustadt sur la Dosse.

LE ROI.

Qu'étais votre Père.

Mr. KLAUSIUS.

Ministre de la Parole de Dieu.

LE ROI.

Vos Colons sont ils d'honnêtes gens. D'ordinaire la première génération ne vaut pas grand chose.

Mr. KLAUSIUS.

Cela passe.

LE ROI.

Sont-ils de bons économistes.

Mr. KLAUSIUS.

Oh oui, Sire! Son Exc. Mr. le Ministre de Derfchau m'a aussi donné un lot de Colonie de soixante & quinze arpens, pour donner bon exemple aux autres Colons.

LE ROI *Souriant.*

Ha ha! pour donner bon exemple. Mais dites moi. Je ne vois point de bois du tout ici. Où les Colons vont ils chercher leur bois?

Mr. KLAUSIUS.

Du Baillage de Ruppin.

LE ROI.

Combien a-t-il.

Mr. KLAUSIUS.

Trois milles.

LE ROI,

Cela est bien loin. On aurait du faire en-
forte, qu'ils en eussent de plus près. (*A moi.*)
Qui est cet homme là à droite.

MOI.

L'Inspecteur des Bâtimens, Menzelius, qui
a dirigé ici cette partie.

LE ROI.

Suis je à Rome. Ce sont tout des noms
en us. Pourquoi cet enclos est il si haut ?

MOI.

C'est le harras des mulets.

LE ROI.

Comment se nomme cette Colonie ?

Moi.

Cela n'est pas absolument nécessaire. Mais les relais y font. Si V. M. l'ordonne je prendrai les devant, je tirerai les relais du Village, & les amenerai derrière les hauteurs.]

LE ROI.

Oui faites cela! Prenez un de mes Pages.

La dessus j'ordonnai les relais, mais je m'arrangeai pourtant de façon, à me trouver sur la hauteur dès que le Roi y ferait. Lorsque S. M. fut descendue de carosse, elle se fit donner un Télescope, & examina toute la contrée; & alors elle dit.

Moi.

Affurément; cela passe mon attente; cela est très beau. Il faut que je vous le dise à vous tous qui avez travaillé. Vous avez agi en gens d'honneur. (*A moi.*) Dites moi. L'Elbe est elle loin d'ici.

Moi.

Sire; elle en est à deux milles. Voici Wurben dans la vieille marche tout auprès de l'Elbe.

D

LE ROI.

Cela ne se peut pas! Donnez moi encore une fois le Têlescope. --- Eh oui c'est pourtant vrai. Et cette autre tour qu'est-ce?

MOI.

Sire: c'est Havelberg.

LE ROI.

Allons, approchez tous (*Il avait Mr. Klausius, Menzelius & moi.*) Ecoutez, cette lande marécageuse, à gauche, doit être défrichée, & ceci à droite aussi; tant que la lande s'étend. Quel bois y a-t-il?

MOI.

Des faules & des chênes.

LE ROI.

Allons. On peut arracher les faules, & les chênes peuvent rester. Les gens peuvent les vendre ou en faire un autre emploi. Quand cela fera défriché, je compte trois cent familles ou environ, & cinq cent vaches. N'est-ce pas.

Là dessus perfonne ne répondit. Enfin je me pris à dire.

Moi.

Oui, Sire ! peut-être.

LE ROI.

Ecoutez, Vous pouvez me répondre en toute confiance : Il y aura plus ou moins de familles ! Je fais bien qu'on ne saurait dire cela si précisément de premier abord. Je n'y ai pas été ; je ne connais pas le terrain. Sans cela je fais aussi bien que vous, combien on peut mettre de familles.]

MR. MENZELIUS.

Mais, Sire, cette trouée est encore fort en communauté.

LE ROI.

N'importe ! Il faut faire un troc, ou en donner un équivalent, comme on pourra le mieux arranger cela. Je ne le veux pas pour rien. (*A Mr. Klausius,*) Allons ; écoutez ; vous n'avez qu'à écrire à ma Chambre des Finances, ce que je veux qu'on défriche. Je donnerai

l'argent. (*A moi.*) Et vous allez à Berlin, & dites de bouche à mon Conseiller privé, Michaelis, ce que je veux encore qu'on défriche.

Alors S. M. se mit dans le carosse & descendit la montagne. On changea de chevaux. Comme elle avait ordonné que je l'accompagnasse jusqu'aux hauteurs de Stoellen, je m'approchai du carosse & lui demandai,

Moi.

Sire! V. M. ordonne-t-elle que j'aïlle plus loin.

LE ROI.

Non, mon enfant, retournez vous en chez vous à la garde de Dieu.

Mr. Klaufius a ensuite conduit S. M. jusqu'à Rathenow où elle a logé dans la maison de poste.

A Rathenow S. M. a été très gaye à table. Elle a diné avec Mr. de Backhoff Lieutenant-Colonel des Carabiniers, qui à raconté lui même que S. M. avait dit.

Mon cher Backhoff; s'il y a long tems que vous n'avez été à Fehrbellin, allez y! La con-

trée est infiniment embelli. Il y a long tems que je n'ai fait un voyage avec tant de plaisir. Je me proposai cette tournée, parceque je n'avais pas de revue: mais je m'y suis tant plu, qu'affurément j'en referai d'autres encore.

Ecoutez. Qu'avez vous fait de votre côté dans la dernière guerre? Pas grand chose apparemment. Vous n'avez pas eu de grands succès en Saxe. Mais c'est que nous faisons la guerre à des Canons & non à des hommes! J'aurais pu exécuter quelque chose. Mais j'aurais sacrifié plus de la moitié de mon Armée, & fait couler bien du sang innocent. Et si j'avais fait cela, j'aurais mérité qu'on m'eût fouetté devant le front de l'Armée. Les guerres deviennent terribles à faire.

C'est une chose bien touchante d'entendre dire cela à un grand Monarque, reprit Mr. de Backhoff, & des larmes baignaient les yeux de ce vieux Militaire.

LE ROI a dit encore.

Pour la bataille de Fehrbellin, j'y suis aussi bien orienté, que si j'y avais été moi même. Etant Prince Royal, & en quartier à Ruppin,

il y avait un Bourgeois. Cet homme était bien vieux. Il savait toute la bataille & en connaissait parfaitement le terrain. Je me mis une fois en carosse, avec mon vieux Bourgeois, qui me montra si bien tout que j'en fus fort content. En revenant, je pensai; il faut pour tant un peu t'amuser de ce bon vieillard. Je lui demandai. Bon homme, ne savez vous donc pas pourquoi ces deux Souverains se font fait la guerre. Oh! répondit il en patois, de ce pays, du quel le Roi se servoit lui même en rapportant ces mots. Oh c'est-ce que je vous dirai bien Monseigneur. Notre Electeur étant jeune, a étudié à Utrecht, & le Prince de Suède y a été aussi comme Prince Royal. Un jour ces deux Princes se font mis à se quereller, ils se font pris aux cheveux, & c'est de là qu'est venu la rancune.

Le Roi s'est pourtant trouvé si fatigué de cette course qu'il s'est endormi à table.

Je finirai ici ma relation, car quoique le Roi ait dit & demandé encore bien des choses remarquables, il serait difficile de les écrire toutes.

F I N.

99650

ULB Halle
005 423 406

3



-LIBRIS-SAM



156



